

Le parcours de N. Marr, de l'archéologie arménienne à la linguistique «japhétique»

Emmanuel CHOISNEL
Paris

Résumé : Cette communication tente de retracer l'itinéraire intellectuel qui a conduit N. Marr à formuler, dès le début des années 1910, sa théorie linguistique dite «japhétique». Notre analyse s'appuie essentiellement, d'une part sur l'analyse des résultats publiés par Marr des fouilles archéologiques qu'il a menées, sous le régime tsariste, en Arménie, et plus généralement en Transcaucasie : fouilles des ruines de la ville arménienne médiévale d'Ani, du temple païen de Garni (Arménie), du site ourartéen situé au bord du lac de Van, et de la découverte des *vichaps*, statues de pierre géantes sculptées trouvées en Arménie. Cet article resitue également, au préalable, le milieu de recherches académiques et universitaires à Saint-Pétersbourg au sein duquel Marr a mené sa carrière d'archéologue et de philologue avant la Révolution d'octobre 1917.

Mots-clés : Ani, archéologie, Arménie, Géorgie, linguistique

«La philologie est une science de luxe. Voilà la conclusion. Un nommé Marr [*sic*], fils d'un Anglais et d'une Géorgienne et censeur arménien à Saint-Petersbourg, vient de publier une critique du livre de Thomson sur le dialecte de Tiflis et un travail personnel. Je ne sais ce que vaut la critique dont j'ai vu un résumé seulement : ça ne paraît pas fort du tout. Mais le travail personnel est vraiment extraordinaire. Une étymologie à la Ménage (Gilles Ménage, 1613-1692, érudit et écrivain français raillé par Molière sous le nom de Vadius). Je suis tombé de très haut en lisant cela. Et il est à l'université de Pétersbourg ! ...»¹.

(lettre d'Antoine Meillet à l'une de ses cousines, postée de Tiflis, en date du 25 mai 1891)

INTRODUCTION

Nicolas Marr a jeté les bases de sa théorie linguistique «japhétique» quatre ans avant le déclenchement de la Révolution d'octobre 1917, alors que les fouilles archéologiques des ruines de la ville arménienne médiévale d'Ani constituaient l'essentiel de son travail en archéologie. D'où lui sont venus les éléments à la base de cette théorie linguistique ?

La présente communication tente de répondre à cette question, en s'efforçant de se limiter à la présentation de la théorie originelle de Marr, formulée, nous le verrons, dès 1910/1911, et non de ses développements ultérieurs.

LES ANNEES DE FORMATION

De ses années de formation, on peut retenir que Marr fit la preuve, dès ses années de lycée, de ses talents de polyglotte, maîtrisant dès cette époque, outre le géorgien (sa langue maternelle), sept langues (le russe, l'allemand, le français, l'anglais, le latin, le grec ancien et le turc). Il fut un helléniste et latiniste brillant. Poursuivant, à partir de 1884, ses études à l'Université de Saint-Petersbourg, dans la section orientaliste, il se spécialisa dans l'étude de l'arménien, du géorgien et de l'iranien, et marqua de l'intérêt, dès cette époque, pour l'étude du Caucase. Il entreprit alors l'étude de la littérature arménienne, à travers les œuvres de Eghishé, de Yeznik Kolbatsi, de Lazare Parbetsi, et de Mékhitar Goch². Il acheva ses études à l'Université de Saint-Petersbourg par l'obtention de son diplôme de «magistère» en 1888.

Remarqué à l'Université de Saint-Petersbourg, il y est nommé assistant (*privat docent*), et commença à y enseigner. Mais il y entra bien vite en conflit avec un des professeurs de cette Université, A. A. Cagareli, un spé-

¹ Meillet, 1987, p. 60.

² Muradjan, 1983.

cialiste des études géorgiennes. Cela obligea Marr à quitter temporairement le domaine de la philologie géorgienne, et à passer aux études arméniennes, ce qui devint désormais son principal centre d'intérêt³. Marr se rendit, en 1890, en Arménie, à la bibliothèque d'Etchmiadzine, pour y étudier les manuscrits anciens arméniens, ainsi qu'à Sevan⁴.

MARR ET LE CERCLE DES ORIENTALISTES RUSSES DE SAINT-PETERSBOURG

Il est indispensable, pour comprendre le parcours du jeune universitaire qu'était alors Marr, au début des années 1890, de présenter les figures marquantes du milieu des orientalistes russes de l'époque (V. Radlov, V. Rosen, K. Saleman, V. Žukovskij, S. Ol'denburg, V. Bartol'd [Barthold]...) à Saint-Pétersbourg.

Viktor Romanovič Rosen (1849-1908), célèbre arabisant russe, académicien, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, se spécialisa dans l'étude de l'Orient chrétien. Fondateur des études arabes en Russie, il inventoria et rédigea des descriptions des manuscrits arabes détenus par les bibliothèques russes (Musée asiatique, Institut des Langues orientales du Ministère des Affaires étrangères). Ami d'Ignace Goldziher, qu'il avait rencontré à l'Université de Leipzig⁵, il eut notamment pour élèves Valentin Žukovskij, Sergej Ol'denburg et... N. Marr, dont il fut le directeur de thèse.

V. Radlov (1837-1918), turcologue et linguiste, devenu académicien, fut l'un de ceux qui, selon Bartol'd, contribuèrent le plus à l'étude de la langue des habitants de l'Altaï (Sud de la Sibérie). Sa contribution majeure fut l'expédition qu'il organisa en Mongolie, en 1891, au cours de laquelle il réalisa des estampages des inscriptions repérées, deux ans plus tôt, sur des monuments situés sur les rives du fleuve Orkhon, et qui s'avèrent être des inscriptions paléoturques, datant des années 730 de notre ère, à l'époque des Turcs Ouïgours, gravées sur la pierre avec, selon Jean-Paul Roux, des caractères «sans doute dérivés de l'araméen par un intermédiaire parthe»⁶. Il fut directeur du musée d'Anthropologie et d'Ethnographie⁷.

Karl Salemann (1849-1916), académicien, fut directeur du Musée asiatique de Saint-Pétersbourg à partir de l'année 1890, et ce, jusqu'à sa mort en 1916. Il avait publié l'année précédente, en allemand à Berlin, une grammaire du persan moderne, en collaboration avec Valentin Žukovskij⁸.

³ Alpatov, 1991, p. 7.

⁴ Muradjan, 1983; Marr, 1892.

⁵ Simon, 1986, p. 215, et note page 429.

⁶ Roux, 2000, p. 121.

⁷ *Catalogue...*, 1994, p. 293.

⁸ Salemann & Schukovsky, 1889.

Valentin Žukovskij (1858-1918), célèbre iranisant russe, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, devenu le beau-frère de Nicolas Marr, élève de Viktor Rosen, a séjourné trois ans en Perse, en préparation de sa thèse, pour y étudier les dialectes, les croyances et la littérature populaire, notamment des nomades Bakhtiars. Il fut envoyé à l'été 1890 par la Commission archéologique Impériale russe en pays turkmène, nouvellement conquis, pour y faire des fouilles archéologiques de surface sur le site de l'ancienne ville de Merv (actuel Turkménistan)⁹. Il fut également un des pionniers dans l'étude des premiers soufis persans du Khorassan, et il fut l'un des premiers à étudier les «quatrain» du poète persan Omar Khayyam, avançant l'idée que certains de ces quatrains, qualifiés par lui d'«erratiques», n'étaient pas authentiques¹⁰. Il fut, de 1892 à 1902, secrétaire de la Faculté des Langues orientales de Saint-Pétersbourg, puis doyen de cette même Faculté de 1902 à 1911. Il fut également, à partir de 1906, directeur de la Section d'Etudes des Langues Orientales auprès du Département asiatique au Ministère des Affaires étrangères (Service des traductions asiatiques).

Sergej Ol'denburg (1863-1934), devenu académicien, est connu pour être un spécialiste russe du sanskrit, de l'Inde (sa littérature populaire) et du Tibet, et avoir été un historien de l'art bouddhique. Il créa, en 1897, la collection *Bibliotheca Buddhica*. Il conduisit une expédition russe au Turkestan chinois en 1909-1910, sous l'égide du Comité russe pour l'étude de l'Asie centrale et orientale. Il succéda à Karl Salemann à la direction du Musée asiatique de Saint-Pétersbourg, après le décès de ce dernier en 1916.

Vasilij Bartol'd (1869-1930), éminent spécialiste et historien de l'Asie centrale et de l'Iran, est surtout connu en Europe par la publication de sa thèse, soutenue en 1900, sur le *Turkestan jusqu'à l'invasion mongole*, dont une traduction anglaise, révisée par l'auteur, est parue, en 1928, à Londres¹¹. Son œuvre est immense. Il est notamment l'auteur d'une histoire de l'orientalisme en Europe et en Russie, dont le titre principal est *La découverte de l'Asie*, paru en traduction française en 1947, chez Payot¹². Cet ouvrage a constitué d'ailleurs une source d'informations de premier plan pour le présent exposé. Bartol'd, ayant épousé une des sœurs de Valentin Žukovskij, dont l'autre sœur avait épousé N. Marr, était donc son beau-frère.

Marr soutint, en 1899, une thèse sur les fables de Vardan, thèse dans laquelle, selon sa biographe soviétique Mixankova, il souligna la lutte entre les classes féodales et la nouvelle classe bourgeoise commerçante, telle que décrite dans ces fables¹³. Il devint, en 1900, directeur de la chaire de philologie en arménien et en géorgien à l'Université de Saint-Pétersbourg. Il obtint en 1901 le titre de docteur en philologie, et fut nommé professeur de

⁹ Žukovskij, 1894.

¹⁰ Choïsnel, 2003.

¹¹ Barthold, 1928.

¹² Barthold, 1947.

¹³ Mixankova, 1948, citée par Samuelian, 1984, p. 203 - 217.

langue et de littérature arméniennes. Il créa la série *Textes et recherches de philologie arménienne et géorgienne*, dont 13 tomes parurent, de 1900 à 1915.

Après le décès de Victor Rosen en 1908, Marr lui succéda à son poste à l'Université de Saint-Petersbourg, sa candidature à ce poste ayant été poussée par un groupe d'académiciens en vue (Radlov, Saleman, Ol'denburg, Kokovcov...). Il entra donc à l'Académie de Saint-Petersbourg en 1909, et devint, le 7 mars de cette année, professeur-adjoint de la division historico-philologique de l'Académie des Sciences¹⁴. En 1912, il entra à l'Académie Impériale des Sciences, d'abord comme membre extraordinaire (le 14 janvier), puis comme membre ordinaire (le 1^{er} juillet).

LES DIFFERENTES FOUILLES ARCHEOLOGIQUES REALISEES PAR MARR EN TRANSCAUCASIE

On peut recenser quatre domaines différents qui ont fait l'objet de fouilles de la part de Marr : les ruines de la ville arménienne médiévale d'Ani (ruines actuellement situées sur la frontière entre la Turquie et la République d'Arménie, côté Turquie), le temple païen de Garni (Arménie), la recherche des *vichaps*, et le site ourartéen de Van (actuelle Turquie de l'Est).

Les fouilles des ruines d'Ani se sont déroulées en deux temps : d'abord deux campagnes de fouilles d'été, avec des moyens réduits, en 1892 et 1893, suivies d'une interruption de dix ans, puis des fouilles de 1904 à 1917 avec, surtout à partir de 1908, des moyens plus conséquents¹⁵.

Marr s'explique, au chapitre VI de son livre sur Ani, sur les raisons du choix d'Ani comme lieu de fouilles, «à l'initiative et avec le soutien de l'Académie des Sciences (de Russie)»¹⁶. Il cite, comme précurseur de ses propres fouilles en Transcaucasie, l'archéologue français Jacques de Morgan qui, dans le rapport de sa mission scientifique au Caucase, paru en 1889, décrit les résultats de fouilles pratiquées dans les nécropoles païennes de Transcaucasie¹⁷. Mais Marr ajoute aussitôt : «...il paraissait inconvenant de laisser partir la richesse archéologique caucasienne entre les mains d'étrangers». Et la Commission archéologique russe chargea Marr d'explorer les antiquités de l'Arménie russe *in situ*.

Marr identifia également, en 1909/1910, à l'Est de la ville d'Erevan (Arménie), les ruines du temple païen de Garni, datant du 1^{er} siècle après J.-C., temple qui avait été détruit par un tremblement de terre en 1679 (ce temple fut reconstruit avec les matériaux d'origine au cours des années 1966-1975).

¹⁴ Alpatov, 1991, p. 8.

¹⁵ Kevorkian, 2001.

¹⁶ Marr, 2001, p. 37 - 38.

¹⁷ Morgan, 1889.

La découverte des *vichaps* («dragons» en arménien), d'antiques statues de pierre géantes qu'on trouve en Arménie et dans le Caucase, date de 1909. Marr et son collègue J. Smirnov les ont trouvées en juillet 1909 en Arménie, aux abords de l'ancienne route menant du village de Garni au lac Sevan, en passant par les monts Gheghame¹⁸.

Marr présente les *vichaps* ainsi : «Ce sont des poissons géants sacrés, sculptés dans la pierre, d'une longueur de trois à quatre mètres, divinités aquatiques, dites *vichaps*, qu'évoquent sans cesse, comme des réminiscences, les légendes des peuples du Caucase, et surtout celles des Arméniens, depuis des millénaires. Dans ces récits, ces animaux dégénèrent peu à peu en serpents monstrueux, sans que pour autant se perde l'image de gardiens des eaux qu'on a d'eux»¹⁹. Et Marr n'hésite pas à qualifier ces *vichaps*, d'«œuvres sculpturales, exceptionnelles par leur ancienneté et leur exécution, des premiers habitants d'Arménie, purs Japhétides»²⁰.

Voici le mot lancé.

Pour Marr, nous allons le voir, l'adjectif «japhétique» va s'appliquer à la fois à une langue, à un peuple, à une zone géographique... et à sa théorie linguistique. La première mention de ce terme dans une publication de Marr semble dater de l'année 1909²¹.

Profitant, en 1916, de l'avancée des troupes russes sur le flanc Est de l'Empire ottoman, Marr se rendit en mission sur le site de Toprakkale près du lac de Van, dans la région du Vaspourakan, pour y diriger et poursuivre les fouilles déjà entamées sur place, au cours de l'hiver 1911-1912, par son élève Hovsep A. Orbeli, qui venait de terminer ses études à l'Université de Saint-Petersbourg. Il y étudia sur place, avec Orbeli, les inscriptions cunéiformes ourartéennes²². Marr va d'ailleurs, nous allons le voir, rapprocher peuple japhétique et peuple ourartéen.

LES CAMPAGNES DE FOUILLES DE MARR A ANI (1892-1893 ET 1904-1917)

Les ruines de la ville d'Ani, une ancienne capitale de l'Arménie médiévale, se situent dans la province de Chirak, sur la rive droite de la rivière Akhourian (Arpa Tchaï), au confluent avec la rivière d'Ani, sur un éperon rocheux triangulaire, situé à une altitude de 1500 mètres, aux parois rocheuses verticales imprenables.

Avant de réaliser ses fouilles, Marr s'était rendu, en 1890, à la bibliothèque d'Etchmiadzine, muni d'efficaces recommandations, pour y consulter des manuscrits arméniens anciens, et notamment des recueils de contes et de mythologies. Il se rendit également au monastère situé au bord

¹⁸ Marr & Smirnov, 1931, p. 61-62.

¹⁹ Marr, 2001, p. 39 - 40.

²⁰ *Ib.*, p. 39.

²¹ Marr, 1909.

²² Piotrovsky, 1970, p. 22.

du lac Sevan, et au monastère de Goeje. Il en profita également pour faire des repérages dans les environs... en prévision d'une prochaine campagne de fouilles²³.

La source principale décrivant ces fouilles archéologiques de Marr est son livre sur Ani, paru en 1935 à titre posthume. Il est constitué, selon Thomas Samuelian, essentiellement de notes de cours de Marr, datant de 1910-1912, sur Ani²⁴. Une preuve indirecte en est que la description des campagnes de fouilles de Marr dans cet ouvrage ne va pas au-delà de la douzième expédition archéologique, celle de 1913.

Il convient, avant de décrire ces fouilles, de rappeler les principaux jalons de l'histoire médiévale de la ville d'Ani. Cette ville s'est successivement trouvée sous la domination, d'abord des princes Bagratides arméniens (953-1045), puis des Byzantins (1045-1064), des Turcs seldjoukides (1064-1070), des Kurdes Cheddadides (1070-1162), puis à nouveau des Seldjoukides (1162-1191), des princes arméno-géorgiens Zakarides (1191-1225), et des Mongols à partir de l'an 1225.

Plus anciennement, il y avait, selon J. Khatchatrian, très probablement sur le site d'Ani une «citadelle cyclopéenne», qui est datée, par Toramanian et Marr, soit du milieu du deuxième millénaire avant J.-C., soit du VIIIe-VIIe siècle avant J.-C. Quoi qu'il en soit, les matériaux recueillis sur le site prouvent que ce promontoire était habité depuis le milieu du deuxième millénaire avant notre ère. La forteresse d'Ani aurait été construite aux IIe-Ier siècles avant J.-C. La famille princière arménienne des Kamsarakan en prit possession ultérieurement²⁵.

Dès l'été 1892, le jeune assistant Marr de l'Université de Saint-Petersbourg est chargé, avec une équipe réduite, de réaliser, durant un mois, les premiers sondages archéologiques sur le site d'Ani, pour le compte de la Commission archéologique de l'Académie impériale des Sciences²⁶.

Les fouilles de 1892-1893 concernèrent l'église du Saint-Sauveur, l'église de Bakhtaghéki, et les ruines de la première enceinte de la ville (dite «muraille d'Achot») édifiée en l'an 964, ainsi que celle des deux églises, l'église de Horom Tikin, et celle de la Sainte-Mère-de-Dieu. Il y a une légende, rapportée par Vladimir Alpatov, selon laquelle en 1892, à l'époque de sa première expédition archéologique en Arménie, Marr avait pu comprendre, grâce à sa connaissance du géorgien, le parler de paysans arméniens, ce dont n'avaient pas été capables les moines savants arméniens qui l'accompagnaient²⁷. L'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg interrompit ensuite le financement de ces fouilles pendant plus de dix ans, jusqu'en 1904.

²³ Marr, 1892.

²⁴ Samuelian, 1984, p. 207, note 10.

²⁵ Khatchatrian, 1996-1997.

²⁶ Marr, 1894.

²⁷ Alpatov, 1991, p. 17.

Les fouilles russes reprurent officiellement à partir de l'été 1904, sur la base de campagnes annuelles de trois mois, de début juin à fin août²⁸. Dans la préface à son livre sur Ani, paru en 1935, Marr indique que les idées qu'il développe dans ce livre «se sont esquissées dès 1903, après avoir pris naissance lors des fouilles de 1892 et 1893»²⁹. Au cours de ces fouilles de l'été 1904 (troisième expédition) l'attention se porta sur la fouille de la rue principale d'Ani et de ses abords, allant de la porte principale d'entrée dans la ville jusqu'à la citadelle. Dans son livre sur Ani, Marr indique que «les fouilles de 1904 sont d'une importance exceptionnelle. Elles soulèvent le problème des demeures de la population pauvre et visiblement privée du droit de propriété, car ni les artisans, ni les commerçants ni les hôteliers ne sont au nombre des propriétaires : ils font seulement partie des locataires»³⁰.

Les fouilles de 1905 et de 1906 furent consacrées à l'Eglise Saint-Grégoire de Gaguik.

Les fouilles de 1907 et 1908 portèrent sur la citadelle. Cette citadelle est appelée traditionnellement la citadelle des Kamsarakan, une maison princière arménienne apparentée à la maison royale des Archakouni (Arsacides), branche arménienne de la dynastie des Parthes arsacides d'Iran. A l'intérieur de cette citadelle s'élevait le palais royal. Marr exhuma notamment les fondations de l'enceinte de la citadelle, une muraille la protégeant au nord, laquelle possédait des tours et des fortifications. Cette enceinte, précise Kévorkian, est construite «en blocs de pierre restés sur le site depuis l'époque ourartéenne»³¹.

La huitième expédition, en 1909, fut dédiée principalement aux fouilles de l'église des Saints-Apôtres. Marr exhuma également, ce même été, un bâtiment de plan tétrapode. Selon Marr, cité par Kévorkian, «nous aurions dans ce bâtiment ancien et énigmatique, à quatre colonnes, les vestiges d'un *dahma* avant sa transformation en église. Ce *dahma* ou *naos* aurait existé non seulement avant l'apparition du christianisme, parallèlement à l'inhumation locale de la religion populaire *japhétique*, mais plus tard, parallèlement au culte chrétien. L'édifice aurait peut-être servi d'ossuaire»³². Un *dahma* est, d'après Kévorkian, une construction de tradition iranienne à vocation funéraire³³. Les deux bâtiments précités se situent dans la moitié nord de la ville.

Les fouilles de l'été 1910 concernèrent le déblaiement de l'enceinte principale de la ville, dite «muraille de Smbat». Les fouilles des abords de l'artère principale, entamées à l'été 1904, furent reprises, avec davantage de moyens. Marr disposait en effet, depuis les fouilles de l'été 1908, d'une

²⁸ Kevorkian, 2001, p. 42.

²⁹ Marr, 1934, cité par Mouradian, 2001, p. 7.

³⁰ Marr, 2001, p. 101.

³¹ Kevorkian, 2001, p. 44.

³² *Ib.*, p. 48.

³³ *Ib.*, note 36, p. 61.

centaine de terrassiers. C'est au cours de cette campagne de l'été 1910 qu'un premier plan général de la ville fut ébauché par Marr et H. Orbeli.

Un des joyaux d'Ani, encore visible aujourd'hui, fut également déblayé au cours de ces fouilles. Il s'agit d'un édifice assez tardif, l'église Saint-Grégoire de Tigrane Honents, du nom d'un riche citoyen d'Ani, édifiée en l'an 1215. Cette église «chalcédonienne orthodoxe, de type arméno-géorgien», pour reprendre l'expression de Marr, a pour décoration intérieure des fresques peintes, de style géorgien, représentant des scènes de la vie de Grégoire l'Illuminateur³⁴. L'une de ces scènes a la particularité de représenter Grégoire comme l'Illuminateur, non seulement des Arméniens, mais aussi des Abkhazes, des Géorgiens et des Alains³⁵.

Les fouilles de 1911 permirent d'achever le déblaiement de l'artère principale d'Ani. Les fouilles de 1912 se concentrèrent sur des travaux de restauration, et celles de 1913 concernèrent les alentours de l'église du Saint-Sauveur.

Les fouilles des années 1914 à 1917 ont été recensées par R. Kévorkian³⁶. Le relevé systématique des principaux édifices d'Ani fut entamé. La partie souterraine, troglodyte, d'Ani fut explorée par N. Tokarskij et D. Kipčidze.

En 1916, tandis que Marr était parti faire des fouilles sur le site ourartéen de Topprakkale, près du lac de Van, les plans des églises précédemment déblayées furent systématiquement relevés, et celles-ci photographiées. Ces travaux de relevés et de prises de vue photographiques furent poursuivis en 1917. Selon le photographe de l'expédition, Aram Vruyr, cité par Kévorkian, Marr songeait à commencer, dès l'année suivante, les travaux de restauration de la cathédrale d'Ani³⁷. Le sort de la guerre et la révolution d'Octobre en ont décidé autrement.

Enfin, s'agissant d'Ani, Marr s'est également posé la question de savoir si le site d'Ani a été, ou non, un site occupé par la dynastie arménienne arsacide (*archakouni*, cf. *infra*). Il ne put conclure, indiquant comme préalable à une réponse à cette question la nécessité de procéder à des fouilles archéologiques plus approfondies sur des strates plus anciennes enfouies. Il indique simplement ceci, à la fin du court chapitre VIII, intitulé «L'Arménie durant la période persane», de son livre sur Ani : «Ni à Ani, ni dans ses alentours, on n'a pu retrouver de documents datant de l'époque arsacide. A Ani même, on n'a découvert aucune monnaie arsacide et très rarement dans ses environs»³⁸.

³⁴ Marr, 2001, p. 152.

³⁵ *Ib.*, p. 152-153; Marr, 1904-1905, p. 203.

³⁶ Kevorkian, 2001, p. 52.

³⁷ *Ib.*, p. 52; Marr, 2001, p. 199.

³⁸ Marr, 2001, chapitre VIII, p. 46.

BILAN DES FOUILLES DE MARR A ANI

Les travaux de Marr furent en partie publiés sous formes d'articles, mais il n'y eut pas, à l'époque, de publication complète des résultats de ces fouilles. Marr donna semble-t-il, de 1910 à 1912, des cours sur ses fouilles archéologiques de la ville d'Ani. En fait, le drame personnel de Marr est que tous les matériaux (notes manuscrites et imprimées, photographies, dessins...), qu'il avait réunis au cours de la quinzaine d'années de fouilles sur le site d'Ani (1892-1893, puis 1904-1917) disparurent, au printemps 1918, entre Armavir et Bakou, dans un wagon entier de matériel destiné à être rassemblé à l'Institut d'Histoire et d'Archéologie du Caucase à Tiflis³⁹. Dans les notes de son cours sur Ani datant de 1912/1913, et qui firent la matière du livre paru sous son nom peu après sa mort, Marr écrivait : «Les monuments architecturaux, surgissant dans différents environnements de classe au sein de la nation arménienne, laissent apparaître moins de traits communs entre eux que des monuments surgissant dans les mêmes conditions sociales de peuples différents, tels les Géorgiens et les Arméniens»⁴⁰.

Au sujet de ces fouilles des ruines de la ville d'Ani, Bartol'd écrivit ceci :

«L'étude des ruines de la ville d'Ani... contribua beaucoup à la compréhension du passé aussi bien de l'Arménie que de la Géorgie... Mais ce sont seulement les fouilles du professeur Marr... qui expliquèrent le véritable caractère de l'histoire de la ville en liaison avec la marche générale de l'histoire politique et culturelle de l'Asie antérieure»⁴¹.

Marr profita de son passage à Paris, au début de l'année 1921, pour y écrire, de mémoire, un article sur ses fouilles à Ani, lequel fut publié dans un des premiers numéros de la *Revue des Etudes arméniennes* nouvellement fondée⁴². Dans cet article, Marr évoque notamment les «restes de la culture de [la] population pré-indoeuropéenne» d'Ani et de ses alentours. «Ce sont, écrit-il, des tombes, dolmens avec des inventaires d'objets d'époque de bronze et de fer et aussi des cavernes», témoins de «l'époque de construction des cavernes les plus anciennes du Caucase».

³⁹ Marr, 1934, cité par Mouradian, 2001, p. 8.

⁴⁰ Cité par Samuelian, 1984, p. 210.

⁴¹ Barthold, 1947, p. 327 ; Barthold, 1913a.

⁴² Marr, 1921.

UNE AUTRE PISTE SUR L'ORIGINE DE LA THEORIE JAPHETIQUE : L'ETUDE DES YEZIDES AU KURDISTAN ET L'ORIGINE DES KURDES

Marr fut amené, en 1910-1911, à formuler des hypothèses hardies sur l'origine des Kurdes, à partir de la seule analyse du mot *celebi*, existant dans la langue turque, mot qu'il rapprocha du mot *yézidi*.

Les Yézides (*Yézidi*) sont une secte d'origine kurde, présente sur l'ensemble du massif du Kurdistan et de ses contreforts, ainsi qu'en Arménie. Elle aurait été fondée par un cheikh soufi du nom de Cheikh Adi ben Mussafir, né en Syrie à la fin du XI^{ème} siècle. Son tombeau, situé au nord de Mossoul, près de Lalech, dans les montagnes du Hakkiari, est un lieu de pèlerinage pour les Yézides. Leur livre sacré, intitulé le *Livre noir* est écrit en kurde ancien. L'origine de la religion des Yézides est incertaine. On les appelle les «Adorateurs du diable». Mais l'orientaliste allemand Théodore Menzel estime qu'il faut plutôt les appeler «adorateurs des anges».

Marr estimait que les Kurdes sont des autochtones des régions montagneuses de l'Asie mineure, et que, selon lui, c'est là que s'était formée la langue kurde. Cette thèse de l'origine autochtone des Kurdes différait en cela de celle de Vladimir Minorskij, élève de Valentin Žukovskij et ancien élève de l'Institut Lazarev des Langues orientales à Moscou, lequel estimait très probable que «la nation kurde [se soit] formée de l'amalgame [de] deux tribus congénères des Mardoï et des Kyrtilori qui parlaient des dialectes médiques très rapprochés», et que ces tribus iraniennes ont migré vers l'Ouest au VII^{ème} siècle avant J.-C., à l'époque de l'effondrement de l'Empire assyrien⁴³.

Marr a abordé cette question de l'origine des Kurdes dans une étude, publiée en 1910-1911, du mot *celebi* («tchelebi»), existant dans la langue turque⁴⁴. Ce mot a été employé par l'ordre des derviches Mevlevi, pour désigner leur grand Maître, «celebi-efendi». Le petit fils du célèbre soufi Djalal-od-Din Rumi prit le nom d'«Amir Arif Tchelebi». Le mot *celebi*, estime Bartol'd, doit probablement provenir du mot *calab*, et signifiant «Dieu»⁴⁵.

Selon Marr, cité par Basile Nikitine, le mot *tchelebi* est apparu chez les Turcs seldjouks au début du XIV^{ème} siècle. Il s'agit, selon Barthold, plus précisément du mot *calab*, employé par des poètes turcs d'Asie mineure. Marr pense que ce mot *celebi* fut emprunté par les Turcs seldjouks aux Kurdes, lorsque les Seldjoukides apparurent au Kurdistan au milieu du XI^{ème} siècle de notre ère. Quant à Louis Massignon, il estime, dans sa préface au livre de Nikitine sur les Kurdes, que les Turcs seldjouks s'allièrent aux montagnards kurdes pour la conquête de l'Anatolie au

⁴³ Nikitine, 1975, p. 241 - 244.

⁴⁴ Marr, 1911.

⁴⁵ Barthold, 1913b.

XI^{ème} siècle⁴⁶. Les Kurdes avaient reçu, selon Nikitine, ce mot de l'araméen *tslem-tsalmâ*, signifiant «image, idole».

Marr poursuit sa démonstration ainsi : «Si, en effet, le mot *tcheleb*, 'Dieu', est d'origine japhétique, plus exactement japhétique méridionale, et si son dérivé *tchelebi* signifie non seulement 'divin', mais aussi bien-né, noble, seigneur, maître de maison, ainsi que musicien (chanteur), poète et puis lettré, instruit, cultivé, comme aussi noble, honnête, poli, élégant et, enfin, petit maître, il est clair, sans recours à des preuves, que nous avons dans ce mot la survivance d'une bonne partie de l'histoire du peuple qui le créa...»⁴⁷.

Pour Marr, les Yézidis, en tant qu'adorateurs du dieu *Tcheleb*, pouvaient se donner le nom de *Tchelebi*. Pour lui, le mot *yezidi* est de toute évidence la forme kurde en *i* dérivant du mot *yezid* qui est une forme archaïque du perse *ized*, signifiant «Dieu». Et ce terme iranien finit par évincer, selon Marr, le terme japhétique *tchelebi*⁴⁸.

De plus, pour Marr, le mot *yezidi* était originellement le nom du clan qui se considérait comme descendant de Yézid, fournissant des cheikhs, chefs de cette communauté religieuse. Ce clan privilégié aurait jadis porté le nom de *Tchelebi*, et non celui de *Yézidi*, ce qui fournirait la clé de la signification de «prince, gentilhomme, noble» qu'exprime, entre autres, ce mot⁴⁹.

Et Marr de conclure ainsi : «De toute apparence ce mot [*tchelebi*] contient *in nuce* l'histoire du peuple kurde, mais en l'absence de sources écrites directes on est obligé malgré soi de reconstituer cette histoire 'paléontologiquement' au moyen d'études des fragments pétrifiés et des survivances dans les phénomènes purement populaires linguistiques et religieux, de l'antiquité qui s'y reflète, y vit encore»⁵⁰. Ainsi, pour Marr, les mots *tchelebi* et *yezidi* sont-ils synonymes.

UN PEUPEMENT JAPHETIQUE EN ARMENIE ET EN GEORGIE ?

Cette théorie du peuplement japhétique originel de l'Arménie et de la Géorgie est évoquée par Marr dans son livre sur Ani⁵¹, aux chapitres II («Ani et le Caucase»), et VII («Ani dans la Haute Antiquité»).

Pour Marr, «toute la région du Caucase, y compris l'Arménie, était déjà cultivée dès l'époque assyro-babyloniennne. L'Arménie possédait une écriture locale propre à sa langue depuis plusieurs siècles avant notre ère».

Parmi les découvertes archéologiques faites par Marr, qu'il met en avant à l'appui de sa thèse, il mentionne une inscription en écriture cuné-

⁴⁶ Massignon, 1975, p. I.

⁴⁷ Cité par Nikitine, 1975, p. 229.

⁴⁸ *Ib.*, p. 238.

⁴⁹ *Ib.*, p. 239.

⁵⁰ *Ib.*, p. 240 - 241.

⁵¹ Marr, 2001, p. 23 et 40.

forme relevée sur un rocher près de la ville arménienne d'Alexandropol (auj. Gümri).

Marr écrit : «D'après une nouvelle lecture phonétique selon la linguistique japhétique (*sic* !), l'inscription se traduit ainsi : 'Au grandissime dieu Khaldi [le roi] Arguichti dit : J'ai conquis le pays [de la tribu] Erakh, j'[y] ai pris la ville d'Irdaniouni au pays d'Ichki-goy (Ichki-gul) intérieur'». Et Marr commente cette inscription ainsi : «Ce 'pays intérieur' s'enfonce dans la profondeur des tribus japhétiques du Nord, dans l'ancienne région de Kars du district d'Alexandropol et continue plus loin au Nord, à l'intérieur de la Géorgie historique, où fait ensuite campagne le roi Roussa, fils d'Arguichti (comme l'indique l'inscription cunéiforme découverte dans le district d'Akhalkalak, près du lac de Tchaldyr)».

Dans un rapport sur les *vichaps*, ces poissons en pierre découverts par J. Smirnov et Nicolas Marr en 1909/1910, rapport dont la rédaction doit dater de la fin de l'année 1910 (republié par Marr en 1931 en traduction française à Leningrad), Marr présente les hypothèses qu'il a faites, quant à la «période japhétique» de «l'histoire réelle de l'Arménie».

Sa réflexion à l'époque, indique-t-il, est focalisée sur l'étude du système d'approvisionnement en eau de la ville d'Ani. Son expédition de l'été 1910 en Arménie dans les monts Gheghame, là où se trouvent les poissons de pierre géants, lui a permis de retrouver les traces d'un bassin de retenue. Il indique que, à «l'époque des rois ourartéens de culture japhétique... les souverains ourartéens étaient connus comme constructeurs de canaux et d'aqueducs», et que «l'œuvre des rois arméniens Arsacides s'est bornée à utiliser ou peut-être à relever le système hydraulique conservé depuis l'époque (ourartéenne)»⁵².

Marr considère que «la première période de l'histoire de l'Arménie, période japhétique, est représentée dans les matériaux de notre expédition par des poissons de pierre énigmatiques»⁵³. Et il estime que l'«on peut supposer que les têtes de tel ou tel animal, d'un buffle ou d'un bœuf ou d'autres encore, seraient un totem. Ce totem indiquerait la tribu qui aurait élevé le monument avec son symbole...»⁵⁴.

Concernant l'histoire ultérieure de l'Arménie, Marr suggère que le nom de la puissante famille princière arménienne Kamsarakan remonte au mot Kamsar, en iranien Kavsar, «à tête de bœuf», et «tiendrait son origine d'une tribu ayant le bœuf pour totem»⁵⁵.

Marr envisage la suite de l'histoire de l'Arménie de la façon suivante.

Au moment de l'immigration de tribus aryennes, la population de l'Arménie se serait scindée en deux «courants» bien distincts, un «courant populaire», de langue et de croyances japhétiques, et un «courant dynastique», parlant des langues étrangères (le perse, le grec...) et ayant adopté

⁵² Marr & Smirnov, 1931, p. 86.

⁵³ *Ib.*, p. 89.

⁵⁴ *Ib.*, p. 95.

⁵⁵ *Ib.*, p. 96.

des traditions étrangères (mazdéisme oriental, culture hellénique occidentale)⁵⁶. Marr cite l'historien arménien du Vème siècle de notre ère, Moïse de Khorène, qui aurait «entendu lui-même les rapsodes (ou les *vipassanes*) arméniens raconter dans leurs chants le combat de Vahagn contre les *vichaps*»⁵⁷.

Les Arméniens, poursuit Marr, «donnèrent à Vahagn, dieu arien, l'épithète de 'vainqueur de *vichaps*'»⁵⁸. J. Smirnov, co-découvreur des *vichaps* arméniens des monts Geghame, indique, dans un rapport lu en 1909-1910 à la Société archéologique de Moscou (et également traduit et publié en français par Marr en 1931), que «la lutte victorieuse de l'iranien Vahagn contre les *vichaps* serait le symbole de la lutte des nouvelles croyances iraniennes favorisées dans les hautes classes de l'Arménie contre les anciennes croyances pré-iraniennes conservées dans le bas-peuple»⁵⁹.

Voilà, résumées, ce que l'on peut estimer avoir été les hypothèses formulées par Marr quant au peuplement japhétique originel de l'Arménie, à partir de sa découverte avec J. Smirnov, en 1909-1910, des poissons-«*vichaps*». Patrick Sériot note pour sa part, citant I. Meščaninov, que «Marr [a] fait, entre 1911 et 1919, de nombreux travaux destinés à mettre en doute la 'pureté de l'arménien comme langue indo-européenne'»⁶⁰.

Dans la préface à son livre de 1931 sur les *vichaps*, Marr indique que l'archéologue arménien A. Kalantar a également trouvé des *vichaps* ailleurs en Arménie, sur le mont Aragatz. Mais ces *vichaps* «avec image d'homme», sont, de ce fait, jugés plus tardifs par Marr. Il mentionne également, dans ce même ouvrage de 1931, qu'une expédition, dirigée par L. Melikset-Bekov, de l'Université Communiste de Transcaucasie, a également découvert en 1927 des *vichaps* sur le territoire de la Géorgie, sur le plateau Thoparavan, là encore, non loin d'un grand réservoir d'eau, le lac Thoparavan⁶¹.

COMMENT S'INSERE LA THEORIE «JAPHETIQUE» DANS L'ENSEMBLE DE L'ŒUVRE DE MARR ?

C'est une question qu'il faut se poser. Tenter de l'analyser et d'y répondre de façon exhaustive dépasserait le cadre de cette communication.

L'examen des différentes publications de Marr, dont notamment celles précédemment citées en notes en bas de page, amène à se poser au moins les trois questions suivantes :

⁵⁶ *Ib.*, p. 87.

⁵⁷ Moïse de Khorène, 1993.

⁵⁸ Marr & Smirnov, 1931, p. 99.

⁵⁹ *Ib.*, p. 75.

⁶⁰ Sériot, 1999, p. 123, note 3.

⁶¹ Marr & Smirnov, 1931, p. 10.

1°/ Quel rapport y a-t-il, mais y en a-t-il un ?, entre sa théorie linguistique «japhétique», et ce que l'on peut appeler sa théorie sur l'origine du langage ?

Cette théorie, qu'il semble avoir exposée par bribes dans différents articles publiés, en russe, essentiellement en 1925-1926, peut être ainsi reconstituée. Ces articles sont en effet cités par Lawrence L. Thomas, dans sa thèse sur les théories linguistiques de Marr, thèse présentée à l'Université de Californie, et publiée en 1957 aux Presses de cette même Université, et particulièrement son chapitre V sur les théories de Marr sur l'origine du langage⁶².

Mais, note Thomas J. Samuelian, l'hypothèse de Marr d'une phase de langage gestuel antérieure au langage parlé fut avancée dès les années 1912/1913 par lui⁶³.

2°/ A quelle époque de l'histoire de l'Arménie se rattachent ses considérations sur l'immigration de tribus aryennes au Caucase ?

La façon dont il en parle évoque une période relativement récente, celle où, en fait, les Parthes arsacides d'Iran rejetèrent l'hellénisme, pour contrecarrer le fait que les Grecs habitant les villes de Mésopotamie et de Babylonie, ville parties prenantes dans l'Empire parthe, mais résidus du précédent peuplement grec de l'époque séleucide, se mirent à prendre de façon un peu trop manifeste, au gré de l'Empire parthe, le parti de Rome⁶⁴.

Et c'est à ce moment-là que la mention «philhellène» disparut des monnaies parthes.

Là où l'Arménie devint concernée par ce revirement de la politique des Parthes arsacides d'Iran vis-à-vis de l'hellénisme, c'est, quelques cinquante ans plus tard, en l'an 63 après J.-C., lorsque le roi arménien Tiridate 1^{er} devint définitivement roi d'Arménie. Or Tiridate 1^{er} était le frère de Vologèse 1^{er} (*Valarch*), qui régna sur l'Empire parthe d'Iran, de 51 à 77 après J.-C. Tiridate 1^{er} avait régné une première fois de 53 à 58 après J.-C., avant d'être temporairement détrôné par Tigrane V, poussé par les Romains. Tiridate 1^{er} fut le premier souverain de la dynastie arménienne *archakouni* (arsacide), laquelle avait succédé, en l'an 53 après J.-C., à la précédente dynastie *artaxiade*⁶⁵.

3°/ Marr et J. Smirnov ont développé, dans leurs rapports de 1910-1911 sur leur découverte des *vichaps* en Arménie (cf. *supra*), des considérations sur les sectes gnostiques, telles les Ophites et les Naassènes, sectes ayant fleuri au Moyen-Orient aux II^e et III^e siècles de notre ère.

Or, fait remarquer Marr, les termes d'«Ophites» et de «Naassènes» signifient, respectivement en grec et dans les langues sémitiques, «servi-

⁶² Thomas, 1957.

⁶³ Samuelian, 1984, p. 203.

⁶⁴ Wolski, 1993, p. 157 - 159.

⁶⁵ Choïsnel, 2004, p. 113.

teurs» ou «adorateurs des serpents»⁶⁶, d'où le rapprochement, dans son esprit, avec les fameux *vichaps*/serpents.

Marr tenait en fait toutes ces informations sur ces sectes gnostiques, Ophites et Naassènes, de la lecture des œuvres d'Hippolyte de Rome⁶⁷, un Père de l'Église qui écrivait en grec (né vers l'an 170, mort peu après l'an 235, en Sardaigne), et dont les œuvres furent essentiellement conservées dans leurs traductions... en géorgien !

Marr est en effet aussi réputé pour avoir traduit en russe quelques spécimens rares de la littérature chrétienne byzantine préservés en traduction géorgienne. Il visita ainsi, en 1902, avec le prince I. A. Djavakhov, le couvent Sainte Catherine, dans le désert du Sinai, où ils établirent un catalogue des manuscrits géorgiens. Un rapport préliminaire sur ce voyage fit l'objet d'une communication de Marr, en 1903, à la Société Impériale Orthodoxe de Palestine⁶⁸. Marr se rendit également, cette même année 1902, à Jérusalem, pour y étudier des manuscrits géorgiens à la bibliothèque du Patriarcat grec. Ces manuscrits provenaient originellement du monastère géorgien de la Sainte-Croix, situé près de Jérusalem. Marr y étudia, en particulier, un manuscrit sur papier du XIII^e siècle, contenant notamment sept traités d'Hippolyte de Rome, dont l'un, le Sermon sur le Cantique des Cantiques, attribué au roi Salomon, fit l'objet d'une traduction en russe par Marr⁶⁹.

DES PARALLELES A LA THEORIE «JAPHETIQUE» DE MARR ?

Il faut tout d'abord noter que Marr ne fut pas le premier à utiliser ce terme de «japhétique». Il a été, avant lui, utilisé successivement, avec des sens différents de celui que lui donna Marr, par le grammairien hollandais Lambert ten Kate (en 1723), lequel parlait d'«arbre linguistique japhétique européen», puis par James Parson (1767), lequel parle de théorie «japhétique» également⁷⁰.

L'indianiste et musicologue Alain Daniélou, sans utiliser pour sa part le terme de «japhétique», parle, dans son livre *Shiva et Dionysos*, d'un «peuple nouveau, à peau brune et cheveux lisses, parlant une langue agglutinante, [qui] apparaît dans l'Inde parmi les peuples *munda* durant le néolithique». «Ce peuple et sa religion, le Shivaïsme, affirme-t-il, devait jouer un rôle fondamental dans l'histoire de l'humanité».

Et il poursuit plus loin : «La langue et la culture dravidiennes, qui sont encore aujourd'hui celles des populations du Sud de l'Inde, semblent avoir étendu leur influence de l'Inde à la Méditerranée avant les invasions aryennes. C'est cette civilisation, dont quelques vestiges linguistiques tels

⁶⁶ Marr & Smirnov, 1931, p. 42.

⁶⁷ Hippolyte de Rome, 1988, p. 123-163 (Livre V: «Les Naassènes»).

⁶⁸ Barthold, 1947, p. 324 et 331-332.

⁶⁹ Blake, 1924.

⁷⁰ Sergent, 1995, p. 23 - 24.

que géorgien, basque, peuhl, guanche, dialectes du Béloutchistan, demeurent jusqu'à nos jours dans les régions périphériques, qui servit de véhicule à l'ancien Shivaïsme. Il semble que le sumérien, le pélasgien, l'étrusque, le lydien ainsi que l'éteo-crétois aient appartenu à la même famille linguistique. Les rapports du sumérien, du géorgien et du tamul ne font aucun doute. Par ailleurs, la langue basque (*eskuara*) et le géorgien ont la même structure et encore aujourd'hui plus de trois cent soixante mots communs. Les chants et les danses basques sont d'ailleurs apparentés à ceux des Ibères du Caucase⁷¹.

On voit qu'Alain Daniélou donne un rôle primordial à la zone méditerranéenne, tout comme Marr, pour qui cette zone méditerranéenne a été le «centre où a été créé le langage».

CONCLUSION

Il est clair que la partie la plus féconde de la carrière de Nikolaj Marr est la période au cours de laquelle il réalisa, du temps de la Russie tsariste, sur le site de la ville d'Ani, ses fouilles archéologiques au long cours, une quinzaine d'années durant (1892-1893, puis 1904-1917), parallèlement à d'autres fouilles d'ampleur plus modeste (temple païen de Garni en Arménie, fouilles sur le site ourartéen situé sur le bord Est du lac de Van), tout en découvrant, avec son collègue J. Smirnov, ces statues de pierre géantes sculptées que sont les *vichaps*, sur le territoire de l'Arménie. Si la genèse, en 1912-1913, de sa théorie linguistique «japhétique» est contemporaine des fouilles d'Ani, il apparaît, *in fine*, que la découverte et l'étude des *vichaps* ont, semble-t-il, davantage inspiré Marr dans l'élaboration de sa théorie linguistique «japhétique» que les résultats des fouilles archéologiques d'Ani proprement dites.

Remerciements : L'auteur remercie Jean-Pierre Kibarian et Raymond Kévorkian pour les informations qu'ils lui ont fournies sur Marr. Il remercie également Luce Boulnois de son aide pour les traductions du russe.

© Emmanuel Choïsnel

⁷¹ Daniélou, 1979, p. 27 - 28.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPATOV Vladimir, 1991 : *Istorija odnogo mifa : Marr i marrizm*, Moskva : Nauka, Glavnaja redakcija vostočnoj literatury. [Histoire d'un mythe. Marr et marrisme]
- BARTHOLD Wilhelm, 1913a : article «Ani», in *Encyclopédie de l'Islam*, Vol. I, p. 359 - 361.
- , 1913b : article «celebi», in *Encyclopédie de l'Islam*, Vol. I, p. 852 - 853.
- , 1928 : *Turkestan down to the Mongol invasion*, Oxford : University Press/Luzac and C°.
- BARTHOLD Vassilii, 1947 : *La découverte de l'Asie. Histoire de l'orientalisme en Europe et en Russie*, Paris : Payot, 365 p.
- BLAKE Robert, 1924 : *Catalogue des manuscrits géorgiens de la bibliothèque patriarcale grecque à Jérusalem*, Paris : Librairie Auguste Picard, 157 p. (Avant-propos de Robert P. Blake, p. 1 - 11).
- *Catalogue...*, 1994 : Catalogue de l'exposition au Musée du Petit Palais (Paris), 1994 : «De Bagdad à Ispahan. Manuscrits islamiques de l'Institut d'Etudes orientales. Filiale de Saint-Pétersbourg. Académie des Sciences de Russie», Fondation ARCH/Paris-Musées/Electra.
- CHOISNEL Emmanuel, 2003 : «Valentin Alexeievitch Joukovsky (1858-1918), un pionnier dans l'étude du soufisme», *Journal Asiatique*, 21, 1-2, p. 5 - 16.
- , 2004 : *Les Parthes et la Route de la Soie*, Paris : IFEAC/L'Harmattan.
- DANIELOU Alain, 1979 : *Shiva et Dionysos*, Paris : Fayard.
- HIPPOLYTE DE ROME, 1988 : *Philosophumena ou réfutation de toutes les hérésies*, Traduction française avec introduction et notes par A. Siouville, Milano : Archè.
- KEVORKIAN Raymond, 2001 : «Les campagnes de fouilles à Ani (1892 - 1893 et 1904 - 1917)» in *Ani, capitale de l'an mille*, Paris : Paris-Musées, p. 40 - 61.
- KHATCHATRIAN J., 1996-1997 : «Ani à l'époque antique», *Revue des Etudes arméniennes*, 26, p. 39 - 50.
- MARR Nikolaj, 1892 : «Voyage d'été en Arménie. Observations et notes prises sur des manuscrits arméniens», Article originellement paru dans les *Cahiers d'archéologie russe* (5^{ème} et 6^{ème} année). Traduit du russe en arménien par Onopios Anopian, Wien : Mekhitaristes, 90 p.
- , 1894 : «Les fouilles dans le gouvernement d'Erevan». Rapport de la Commission archéologique russe pour l'année 1892, p. 75 - 86 (en russe).

- , 1904-1905 : «Le baptême des Arméniens, des Géorgiens, des Abkhazes et des Alains par saint Grégoire (version arabe)», *Zapiski Vostoč. Otd.*, Sankt-Petersburg.
- , 1909 : «Origine japhétique du terme arménien ‘margarey’, ‘le prophète’», *Bull. Acad. Sci.*, p. 1153 – 1158.
- 1911 : «Encore sur le mot ‘celebi’. La question de la signification culturelle de la nation kurde dans l’histoire de l’Asie antérieure». *Zapiski Vostoč. Otd.*, Tome XX, Fasc. II-III.
- , 1921 : «Ani, la ville arménienne en ruines, d’après les fouilles de 1892 - 1893 et de 1904 - 1907», *Revue des Etudes Arméniennes*, Tome I, Fascicule 4, p. 395 - 410.
- , 1934 : «*Ani : Knižnaja istorija goroda i raskopki na meste gorodiščâ*», Moscou/Léningrad. [Ani : histoire livresque de la ville et fouilles du site]
- , 2001 : *Ani, rêve d’Arménie*, Paris : Anagramme Editions.
- MARR Nikolaj & SMIRNOV J., 1931 : *Les Vichaps*. Mémoire de l’Académie de l’histoire de la culture matérielle, Leningrad, 107 p. (en français).
- MASSIGNON Louis, 1975 : préface à Nikitine, 1975.
- MEILLET Antoine, 1987 : «Lettres de Tiflis et d’Arménie», *Studien zur Armenischen Geschichte*, XIV, Wien : Imprimerie Mekhitariste, 154 p.
- MIXANKOVA Vera, 1948 : *Nikolaj Jakovlevič Marr*, Moscou/Leningrad.
- MOÏSE DE KHORÈNE, 1993 : *Histoire de l’Arménie*, Nouvelle traduction de l’arménien classique par Annie et Jean-Pierre Mahé (d’après Victor Langlois) avec une introduction et des notes, Paris : Gallimard.
- MORGAN Jacques de, 1889 : *Mission scientifique au Caucase*, Paris (deux volumes).
- MURADJAN P., 1983 : «Biographie de Nikolaj Jakovlevič Marr», *Encyclopédie arménienne*, Erevan (en arménien).
- NIKITINE Basile, 1975 : *Les Kurdes : étude sociologique et historique*. Publié avec le concours du C.N.R.S. Imprimerie nationale, 1956. Réédition : Editions d’Aujourd’hui.
- PIOTROVSKY Boris, 1970 : *Ourartou*, Genève : Nagel, coll. «Archaeologia Mundi».
- ROUX Jean-Paul, 2000 : *Histoire des Turcs*, Paris : Fayard.
- SALEMANN C. & SCHUKOVSKY V., 1889 : *Persische Grammatik, mit Literatur, Chrestomathie und Glossar*, Berlin.
- SAMUELIAN Thomas, 1984 : «Another Look at Marr : the New Theory of Language and his Early Work on Armenian», in T. Samuelian & M. Stone eds. : *Medieval Armenian culture*, Univ. of Pennsylvania, Armenian Texts and Studies 6, Chico, California : Scholars Press.
- SERGENT Bernard, 1995 : *Les Indo-Européens : histoire, langue, mythes*, Paris : Payot.
- SÉRIOT Patrick, 1999 : *Structure et totalité*, Paris : P.U.F.

-
- SIMON Robert, 1986 : *Ignac Goldziher. His Life and Scholarship as reflected in his Works and Correspondence*, Leiden : E. J. Brill.
 - THOMAS Lawrence, 1957 : *The linguistic theories of N. Ja. Marr*, Berkeley : University of California Press.
 - WOLSKI Józef, 1993 : «L'Empire des Arsacides», *Acta Iranica*, 3^{ème} série «Textes et mémoires», Volume XVIII, 218 p.
 - ŽUKOVSKIJ V. A., 1894 : *Drevnosti Zakaspijskago Kraja. Razvaliny starago Merva*, Sankt-Peterburg : Commission Archéologique impériale russe, Saint Pétersbourg. [Les antiquités de la région transcaspienne. Les ruines de l'ancienne Merv]